

An abstract painting of a river scene. The water is dark, with patches of blue and green. Several white canoes with orange oars are moving down the river. A red boat is visible in the upper right. The background is dark and textured.

L'EXPÉRIENCE : L'INSTRUMENT POUR UN CHEMIN HUMAIN

Assemblée Internationale des Responsables
de Communion et Libération

LA THUILE, AOÛT 2009

TRACES

L'EXPÉRIENCE : L'INSTRUMENT POUR UN CHEMIN HUMAIN

Assemblée Internationale des Responsables
de Communion et Libération

LA THUILE, AOÛT 2009

TRACES

En couverture : Vassily Kandinsky, *Le lac*, (1910), Galerie Nationale Tretiakov, Moscou
Editeur : Association Traces – Paris
Traduction : Isabelle Rey-Herme

18 août 2009, Mardi soir

Nous n'avons pas de plus grand besoin, au début d'un geste comme celui que nous commençons, l'Assemblée Internationale des Responsables, que celui de la puissance de l'Esprit, cette énergie du Christ : c'est la seule qui puisse nous changer, introduire la nouveauté dans nos veines, dans chaque fibre de notre être.

Nous savons tous combien nous avons besoin de cette énergie : plus nous sommes conscients de la disproportion de nos ressources, plus nous sommes conscients que nous avons besoin de quelque chose de plus grand que nos intentions et notre bonne volonté ; aussi, nous ressentons l'urgence de crier à l'Esprit que l'énergie du Christ entre dans notre vie et nous rende disponibles à la grâce que le Seigneur voudra nous donner pendant cette session.

*Discendi Santo Spirito*¹

Lorsque je repense au parcours que nous avons effectué cette année et au contenu des Exercices de la Fraternité pour comprendre en quoi consiste l'urgence la plus grande que je ressens pour chacun de nous, pour le mouvement à tous les niveaux, lorsque je regarde la situation dans laquelle nous nous trouvons, dans laquelle nous sommes appelés à vivre la foi, le contexte culturel dans lequel nous sommes plongés, le mot qui me vient constamment à l'esprit est le mot « confusion ». Nous avons compris quelque chose de l'origine de cette confusion lorsque nous avons dit, aux Exercices de la Fraternité, qu'elle n'est autre que la conséquence de l'effondrement des « vieilles certitudes », qui conduit de plus en plus au désarroi.² Nous nous sentons si souvent perdus, sans savoir comment affronter certains faits ou comment vivre face à certaines situations !

¹ Chant à l'Esprit Saint, *ndT*.

² J. CARRÓN, « De la foi vient la méthode », Exercices de la Fraternité de Communion et Libération, Rimini 2009, p. 18.

Ce n'est que si nous pouvons nous aider à comprendre cette situation et à répondre à l'urgence qu'elle provoque en nous que nous pourrons repartir d'ici avec un peu plus de clarté, de manière à pouvoir vivre mieux nous-mêmes tout ce que la vie nous demande d'affronter et contribuer également au bien de nos frères humains. Face à cette situation, nous nous rendons tous compte que la répétition d'un discours, même juste, ne nous suffit plus, tout comme elle ne suffit plus à beaucoup de nos frères. Pour le dire avec une expression de don Giussani : la répétition d'un discours correct et propre. Il le disait il y a des années : « On transmet un discours correct et propre, quelques règles pour savoir comment être des chrétiens et des hommes. Mais sans amour, sans la reconnaissance du Mystère vivifiant, l'individu s'éteint et meurt. Notre espérance, le salut du Christ, ne peut être quelque chose que nous avons lu et que nous savons bien répéter. Un discours plus ou moins édifiant ou moraliste, voilà à quoi l'on réduit souvent le message ». ³

Nous le savons nous aussi : il ne nous suffit pas de savoir ce qu'est le mariage pour qu'il tienne debout, il ne nous suffit pas de savoir ce qu'est le travail pour qu'il ne devienne pas une tombe, ni de savoir que les circonstances sont une occasion pour qu'elles ne deviennent pas une défaite... Cela ne nous suffit plus, et nous le savons bien : ce dualisme ne répond pas à notre véritable besoin ! Nous avons répété tant de fois des choses justes, mais cela ne nous maintient pas debout, cela ne nous fait pas respirer.

Nous avons besoin d'avoir devant nous des personnes qui, dans leur manière d'être, d'affronter le réel, de réagir face aux provocations de la vie, introduisent une lumière, une clarté au cœur de la confusion, dans leur façon de vivre l'affection, le travail, les circonstances. C'est là, dans la manière d'affronter les défis quotidiens, que nous vérifions si nous avons quelque chose qui nous aide à vivre, qui nous donne un goût plus intense pour la vie, ou si nous sommes aussi désarmés que les autres. Nous avons besoin de personnes qui incarnent dans leur vie une possibilité réelle, aujourd'hui, de vivre la vie humaine en hommes. Lorsque nous nous trouvons devant certaines de ces personnes, il semble que cet égarement, cette confusion commencent à être vaincus : ces personnes commencent à

³ L. GIUSSANI, *Un caffè in compagnia. Conversazioni sul presente e sul destino*, Milan, Rizzoli 2004, pp. 173-174.

nous faire compagnie, même si elles vivent loin de nous ; elles deviennent véritablement une compagnie réelle.

La raison réside dans ce que nous a toujours appris don Giussani et qu'il a répété dans l'un de ses derniers entretiens, celui publié par le *Corriere della Sera* le jour de son dernier anniversaire : « Il faudrait avant tout corriger la manière dont l'on conçoit habituellement la foi. Tout le début nouveau de l'expérience chrétienne – et donc de tout rapport – ne naît pas d'un point de vue culturel, comme s'il s'agissait d'un discours qui s'applique aux choses, mais il se produit d'un point de vue expérimental [“d'un point de vue expérimental” indique les personnes que nous avons appelées “témoins” ces dernières années]. Le début de la foi n'est pas une culture abstraite, mais quelque chose qui vient avant : un événement. La foi est la prise de conscience de quelque chose qui a eu lieu et se produit, de quelque chose de nouveau duquel tout part, réellement. C'est une vie et non un discours sur la vie ».⁴ Une vie vécue sous nos yeux, respirée sous nos yeux, dans les circonstances, dans la trame normale de l'existence.

Mais le témoin ne suffit pas. Le témoin nous montre une possibilité réelle, plus humaine, de vivre dans les circonstances que nous sommes appelés à vivre et c'est en cela qu'il nous frappe ; mais cela ne suffit pas, car chacun de nous (toi, moi) a besoin que cela se produise dans sa vie, dans les circonstances qu'il est forcé d'affronter ; autrement dit, nous avons besoin de faire l'expérience personnelle de ce que le témoin nous montre, pour nous l'approprier. Nous avons besoin de l'évidence dans notre propre expérience, car chacun de nous doit affronter personnellement les circonstances, la vie et doit voir qu'elles peuvent être vécues autrement, que la confusion peut être vaincue, que toutes les circonstances ne sont pas vouées à la mort. Autrement, nous sommes engloutis par les circonstances et nous utilisons les phrases de don Giussani comme épitaphe sur notre tombe... Je l'ai vu, par exemple, dans la manière dont j'ai souvent entendu parler du passage des Exercices de la Fraternité sur les circonstances (« Les circonstances à travers lesquelles Dieu nous fait passer sont facteur essentiel, et non secondaire, de notre vocation, de la mission à

⁴ G.G. VECCHI, « Io e i ciellini. La nostra fede in faccia al mondo », in *Corriere della Sera*, 15 octobre 2004.

laquelle il nous appelle ») :⁵ tout le monde le répète, mais avez-vous souvent vu et entendu des exemples où les circonstances ont vraiment été le facteur essentiel de la croissance du moi, de la possibilité de respirer dans la vie, et non seulement des lamentations, la tombe sur laquelle on grave l'épithète de cette phrase ? En effet, si nous n'en faisons pas expérience, nous deviendrons de plus en plus sceptiques. Au contraire, je dois pouvoir voir dans mon expérience l'évidence de la vérité : l'expérience du témoin ne me suffit pas, je dois faire expérience moi-même, personnellement, j'ai besoin que cela m'arrive.

J'ai été frappé de voir, en relisant ces jours-ci quelques pages de *Certi di alcune grandi cose* (1979-1981), l'un des livres des équipes que nous avons publiés ces dernières années, que don Giussani insistait déjà sur ce point en 1980 : il affirmait que, si je ne m'efforce pas de vérifier ce que je pressens comme ayant de la valeur à travers le témoignage d'un autre, je finis par m'en aller, tôt ou tard ; si je ne le vois pas se reproduire en moi, si je ne m'implique pas pour le vérifier, pour en faire réellement l'expérience, cela finit par ne plus m'intéresser, tôt ou tard. Il insistait sur l'une des préoccupations fondamentales, celle que la vie devienne réellement un chemin et que tout serve pour la certitude, pour atteindre toujours plus une certitude qui fasse grandir la vie : « On peut, à soixante ans, avoir essayé tout le possible, mais ne pas être pour autant une personne "expérimentée" ; l'expérience est la capacité à se confronter avec l'idéal. Autrement, on ne fait expérience de rien, on a l'attitude caractéristique de beaucoup de vieux, pleins de vide, de néant ».⁶

Ce que je désire, pour moi et pour chacun d'entre nous, c'est que nous ne nous retrouvions pas vieux et pleins de vide. La seule possibilité est de faire l'expérience de ce que nous nous disons, pour que la vie ne passe pas inutilement. Écoutez la correction que faisait déjà don Giussani en 1980 : « Jusqu'à présent, nous avons dit : "De l'expérience au jugement". Je propose de remplacer cette formule par le slogan : "Passons de faire le mouvement à l'expérience du mouvement". Dire "Passons de faire le mouvement à l'expérience" coïncide avec tout le discours de la personnalisation. Pour que faire le mouvement devienne une expérience pour toi comme pour

⁵ L. GIUSSANI, *L'uomo e il suo destino*, Marietti, Gênes 1999, p. 63.

⁶ L. GIUSSANI, *Certi di alcune grandi cose* (1979-1981), Bur, Milan 2007, p. 148.

moi [il désire toujours ardemment que chacun s'approprie cette expérience, toi comme moi !], la clé du passage est le jugement. En effet, comment s'effectue ce passage ? En pénétrant tout ce que nous faisons de la confrontation idéale, c'est-à-dire par un jugement. [...] C'est le jugement qui fait de ce que nous faisons une expérience. [...] Que signifie juger ? Cela signifie confronter ce que l'on fait avec l'idéal reconnu, pénétrer tout ce que l'on fait de l'idéal, de la conscience de l'idéal. Et comment cela se produit-il ? Lorsque l'idéal est comme un poids, au sens du poids spécifique d'un métal. C'est un poids, une mémoire, un goût que l'on a lorsqu'on embrasse une fille ou lorsqu'on aperçoit au supermarché un objet que l'on pourrait voler, lorsqu'on rentre à la maison et que le père et la mère se disputent, ou lorsqu'on est à dix jours d'un examen et que l'on passe ses journées courbé sur les livres. [...] Il faut suivre les personnes vivantes. Qu'est-ce qu'une personne vivante ? C'est quelqu'un qui, consciemment ou pas, qu'il le sache ou non, a en lui ce poids [ce goût] ».⁷

Au cours de cette année, l'école de communauté, les circonstances que nous avons dû affronter, les Exercices de la Fraternité, ont été sous nos yeux comme un poids spécifique, un goût qui nous a été communiqué : quelle expérience en avons-nous fait ? Nous sommes ici pour nous aider à juger, à mieux comprendre, à nous témoigner les uns les autres cette expérience, pour que ce goût grandisse, pour vaincre ensemble cette confusion ; il ne s'agit pas d'ajouter des mots aux mots, mais de témoigner de cette victoire, de ce goût que le Christ introduit dans la vie. Si cela ne devient pas véritablement expérience, nous ne grandissons pas dans la certitude de la foi ; la foi ne devient alors pas, pour nous, la connaissance vérifiée dans l'expérience qui introduit une nouveauté dans tout ce que nous vivons.

Ces quelques jours sont donc des journées de travail, de travail personnel, entre amis, ensemble. Ce serait dommage de les gaspiller. Le temps est tout entier travail et temps libre, parce que nous sommes ici pour nous approprier de plus en plus ce que nous nous disons.

⁷ *Ibidem*, pp. 149-150.

20 août 2009, jeudi matin

1. LA RÉDUCTION DE L'EXPÉRIENCE

Quelle aide impressionnante nous donne l'Église à chaque instant ! Il nous suffirait d'être attentifs à ce qui arrive, à ce que nous disons, pour apprendre une autre manière d'entrer en relation avec le réel, un autre regard sur l'expérience. En effet, toutes les difficultés qui ont émergé, et que nous allons maintenant affronter, ont été défiées par le témoignage que les prophètes ont donné dans l'histoire et que l'Église nous repropose chaque matin pour ouvrir nos yeux sur la réalité telle qu'elle est.

Je ne sais pas si vous vous en êtes rendu compte, mais ce matin, quand nous avons lu le deuxième psaume, celui du prophète Osée, nous avons dit : « Quand Israël était jeune, je l'aimai, et d'Égypte j'appelai mon fils. Mais plus je les appelais, plus ils s'écartaient de moi ; aux Baals ils sacrifiaient, aux idoles ils brûlaient de l'encens. Et moi j'avais appris à marcher à Éphraïm, je le prenais par les bras [voilà ce qui m'intéressait : ce n'est pas une question de bonté et d'adhésion] et ils n'ont pas compris que je prenais soin d'eux [on ne peut pas dire qu'ils n'étaient pas devant les faits, comme nous sommes devant les faits, mais ils ne comprenaient pas qu'Il prenait soin d'eux] ! Je les menais avec des attaches humaines, avec des liens d'amour ; j'étais pour eux comme ceux qui soulèvent un nourrisson tout contre leur joue, je m'inclinai vers lui et le faisais manger ».⁸ Mais : « Mon peuple est cramponné à son infidélité [autrement dit, ils ne soumettaient pas la raison à l'expérience et ne comprenaient pas]. On les appelle en haut, pas un qui se relève [c'est comme s'ils étaient piégés, personne ne lève le regard pour cueillir toute la portée de ce qu'ils sont en train de vivre ; et puisqu'ils ne lèvent pas le regard, qu'ils ne regardent pas bien, qu'ils ne pénètrent pas au fond de ce qu'ils vivent, ils ne comprennent pas, et ainsi la réalité ultime leur reste étrangère ; la réalité profonde qui se rend présente dans ces gestes

⁸ Os 11, 1-4.

demeure méconnue ; et qu'est donc cette réalité profonde ?]. Comment t'abandonnerais-je, Éphraïm, te livrerais-je, Israël ? Comment te traiterais-je comme Adma, te rendrais-je semblable à Çeboïm ? Mon cœur en moi est bouleversé, toutes mes entrailles frémissent ».⁹ Voilà le sens profond de l'expérience qu'ils font, mais ils ne comprennent pas qu'Il prend soin d'eux.

Si nous considérons le chant d'Adriana Mascagni, c'est la même chose. Tous, nous nous sommes levés ce matin, et chacun de nous peut faire la comparaison avec ce qui lui est arrivé depuis son réveil jusqu'à son arrivée ici. « Mon Dieu, je me regarde et voilà que je découvre que je n'ai pas de visage : je regarde le fond de mon être et je vois l'obscurité sans fin. Ce n'est que lorsque je prends conscience que Tu es »...¹⁰ Le problème n'est pas qu'Il n'est pas là, Il est là ; mais nous nous regardons sans en avoir conscience : je ne me rends pas compte que Tu es là, et puisque cela me manque, je ne renais pas, puisque je n'entends pas ta voix, je ne renais pas. Le signe est le fait que je renais. Le test qui montre que ce n'est pas uniquement une « piété » de ma part, mais quelque chose de réel est le fait que je renais.

Je voulais seulement vous montrer par deux exemples comment la Liturgie ou les chants que nous chantons nous provoquent sans cesse. Mais on a l'impression qu'ils ne sont pas en mesure de pénétrer la croûte sous laquelle nous les avons réduits. Parce que le « moi » qui lit ou qui chante est déjà réduit, a déjà un rapport avec le réel qui lui empêche de saisir toute la portée de ce qu'il y a !

La question est donc de savoir comment nous pouvons nous aider à comprendre tout ce qu'il y a dans l'expérience afin que notre moi renaisse, parce que le but, mes amis, n'est pas les dissertations intellectuelles ; le but de ce regard vrai sur tout, sur le réel, est la renaissance du moi.

L'ennui, c'est que nous peinons à faire vraiment expérience (un des mots les plus employés entre nous, et l'un des moins compris). Nous employons tous le mot « expérience », mais, comme pour le mot « correspondance », nous l'employons de manière erronée, et nous devons

⁹ Os 11, 7-8.

¹⁰ A. MASCAGNI, *Il mio volto*.

nous entraider à décortiquer l'origine des réductions pour commencer à en prendre conscience. Pour le comprendre, il faut partir de l'expérience, nous entraider à comprendre pourquoi nous la réduisons, pourquoi nous l'employons mal, en regardant ce qui arrive. Autrement, c'est la confusion qui prévaut, et la confusion dans laquelle nous vivons se rend évidente justement dans notre manière de réduire l'expérience : une réduction grave, comme don Giussani nous l'a toujours rappelé, parce qu'elle affaiblit ou détruit la méthode fondamentale du développement humain, car l'expérience est le chemin du développement de la personne. Autrement dit, l'expérience est l'instrument que nous avons entre les mains pour notre développement, pour notre croissance ; mais si nous l'employons mal ou la réduisons, tout ce qui arrive dans la vie est inutile, stérile, ne sert à rien, ne fait pas grandir notre moi, ne développe pas notre personne. Comme nous le disions dans l'introduction, on peut devenir vieux et vide même en ayant eu une vie très pleine, si l'on n'a pas fait expérience.

J'ai touché cela du doigt quand j'enseignais au collège (je l'ai raconté plusieurs fois). Le matin, en classe, les élèves remplissaient le tableau de questions ; et le soir, je recevais les adultes sur rendez-vous : je me souviens d'un homme qu'on aurait pu définir comme un homme « d'expérience » (entre guillemets), parce qu'il avait fait le tour du monde. Il n'avait pas passé sa vie renfermé dans sa cuisine, il avait fait toute sorte d'expériences. Et pourtant, je découvris avec étonnement qu'il avait exactement les mêmes questions que mes jeunes élèves, comme si rien ne lui était arrivé dans la vie. Les jeunes, eux, avaient toute la vie devant eux, tandis que lui était là, après avoir vécu tant de choses, et tout ce qu'il avait fait ne lui servait à rien pour répondre aux questions de l'existence. Vous voyez ? Il ne s'agit pas d'expressions dont don Giussani se sert de manière abstraite ; le fait est que tu les retrouves identiques sur le visage concret de personnes qui sont vraiment perdues après des années de vie « intense ». Pourquoi ? À cause d'une réduction de l'expérience : si la méthode de l'expérience est affaiblie, tout ce qui arrive est inutile et la confusion et le désarroi augmentent, ou, pire encore, notre tête est pleine de contenus imposés par le pouvoir. « Si la définition des mots les plus importants de la vie est déterminée par la mentalité com-

mune, nous sommes sûrs de tomber dans l'esclavage total, l'aliénation totale ». ¹¹ Nous n'en sommes pas exempts.

Et quelles sont les réductions de l'expérience ? Nous l'avons vu en ces jours, nous le disons de manière presque spontanée, presque sans une conscience adéquate. Pour nous, l'expérience se réduit souvent simplement à l'impact que les choses provoquent en nous : nous racontons des faits, mais on en reste là, et après il ne reste plus rien. En général, nous identifions nous aussi l'expérience avec la somme des « impacts », la quantité des moments vécus, les chocs ou les « impressions reçues » (qui sont toujours réels, je ne dis pas le contraire. Nous parlons de choses réelles et cela nous fait souvent penser que nous marchons sur la voie que nous nous proposons, parce que personne ne reste dans l'abstraction, on raconte des faits réels ; sur ce point, nous avons fait quelques progrès, Dieu merci, mais nous en restons là !), ou avec les émotions subjectives, les « répercussions sentimentales ». ¹² Pour nous l'expérience, (ou plutôt ce que nous appelons expérience) est soit aveugle (expérience en tant que synonyme d'un pur ressenti), mécanique (pures sensations sans intelligence, sans jugement : la réduction empiriste), soit « subjective » au mauvais sens du terme, c'est à dire quelque chose de sentimental ; c'est le subjectif opposé à l'objectif, comme si dire « Je sens que... » devenait la mesure de tout ce qui nous arrive (la réduction subjectiviste, raison du soupçon ou de l'accusation de « modernisme ») : *tot capita tot sententiae*. Ainsi, aujourd'hui, on est aussi saturé d'émotions que pauvre d'expérience.

Le manque de compréhension du mot « expérience » est manifeste dans notre façon de l'opposer au « jugement » (ou « connaissance ») : l'un exclut l'autre, ils sont en opposition. C'est le signe le plus clair de notre confusion sur l'un et l'autre mot. Si, pour nous, l'expérience se réduit à cette sorte d'impact, de choc mécanique, cela explique que, bien souvent, le jugement nous semble quelque chose d'intellectuel, presque collé après-coup. Voilà pourquoi nous ressentons souvent le jugement comme quelque chose de forcé, quelque chose que nous imposons au

¹¹ L. GIUSSANI, *Le sens religieux*, Cerf, Paris 2003, p. 131.

¹² L. GIUSSANI, *Il cammino al vero è un'esperienza*, Rizzoli, Milan 2006, p. 157.

réel, que nous créons par nous même. Pensez combien de fois nous nous demandons pourquoi il nous faut arriver à dire le nom du Christ. Nous le percevons si étranger, si extérieur à l'expérience qu'il nous semble faire un saut dans le vide, tant il nous paraît être un ajout qui n'appartient pas à l'expérience que nous faisons. Cela n'est plus qu'une contrainte forcée, et donc quelque chose d'intellectuel, ajouté comme un chapeau à « l'expérience » (entre guillemets) que nous faisons.

Nous sommes face à ces deux réductions, l'empirisme et l'intellectualisme : l'expérience réduite à empirisme et le jugement réduit à intellectualisme. La conception intellectualiste de la connaissance et du jugement est le revers de la médaille d'une conception empiriste-sentimentale de l'expérience. Intellectualisme et empirisme vont toujours de pair.

L'un d'entre nous, en intervenant lors d'une assemblée de responsables, observait que le jugement nous apparaît comme une contrainte forcée, comme si l'on disait : mais s'il faut juger aussi ce qu'il y a de beau, d'intense, cela gâche l'enchantement de ce que nous vivons, cela « dépoétise » dans une certaine mesure l'expérience, en la gâchant presque. Ainsi, quand les choses ont été intéressantes, belles et persuasives, pourquoi faudrait-il les juger ? On en a bien joui. Souvent – disait-il – le fait que nous nous incitions à juger semble donc casser les pieds. Nous vivons quelque chose de beau et, en plus, il nous faut le juger ? Il nous semble accomplir une opération artificielle et fatigante, qui nous amène à creuser jusqu'à l'origine de ce qui nous est arrivé.

2. LE JUGEMENT EN TANT QUE CONTRECOURP DE L'ÊTRE

Pour don Giussani en revanche, les choses sont, dans une certaine mesure, plus simples et plus unies, parce que pour lui (cela fait partie de ce qui m'avait touché il y a longtemps et que j'ai souvent répété), le jugement n'est pas quelque chose d'ajouté, mais c'est le contrecoup de l'être. Le jugement n'est pas quelque chose d'ajouté, mais il est contemporain du contrecoup. On ne peut pas dire que, d'abord, les montagnes font une certaine impression, puis qu'il faut réfléchir pour arriver à dire qu'elles sont belles : qui a fait cette opération mentale pendant ces jours ? Personne. Ce que vous avez dit, ce que vous avez eu la surprise de dire, c'est : « Que ces montagnes sont belles ! », « Quelle belle journée ! »,

oui ou non ? Chacun peut confronter cela à l'expérience qu'il a faite. Autrement dit, le jugement, dire que les montagnes sont belles (mais cela vaut aussi pour les choses laides, lourdes ou douloureuses), n'est pas une opération mentale artificielle : il est contemporain. Nous percevons la beauté dans l'acte même de la connaissance, parce que la réalité se rend transparente dans l'expérience, et rend ainsi le moi capable de la reconnaître ; en effet, dans ce contrecoup de l'être, le réel, la beauté, font surgir mon moi, de manière telle que je puisse la reconnaître. Ce n'est pas comme si je ressentais d'abord l'impact et que je devais ensuite chercher quelqu'un pour me dire si les montagnes sont belles. Ce n'est pas comme si je n'étais pas capable de juger. Est-ce que, aujourd'hui, après l'impact avec les montagnes, quelqu'un est allé demander à celui qui guidait l'excursion si elles étaient belles ou non ? Nous disons des choses à dormir debout ! La nature même de l'expérience contient cette contemporanéité, si bien que, si je n'arrive pas à formuler ce jugement, je ne rends pas raison de tout ce que je suis en train de vivre à ce moment. Si je ne dis pas : « Elles sont belles », je ne dis pas toute l'expérience que je suis en train de faire ; de même, si je ne dis pas : « C'est laid » face à quelque chose de laid, je n'exprime pas toute l'expérience de répulsion que mon moi est en train de vivre. Le jugement n'est pas collé après-coup, c'est une loyauté vis-à-vis de l'expérience que je fais (pensez combien la façon dont nous chantons quand nous sommes ensemble est correspondante).

« Ce qui caractérise l'expérience, c'est le fait de *comprendre* une chose, d'en découvrir le *sens*. L'expérience implique donc une intelligence du sens des choses ». ¹³ Quand est-ce que je le comprends ? Lorsque je donne raison de tous les facteurs impliqués dans l'expérience. Pour cette raison, quand nous disons que c'est artificiel, nous allons contre l'expérience. Pour apprendre, il faut regarder cette expérience élémentaire que nous faisons face au réel, aux montagnes ou au chant. C'est nous qui sommes artificiels en ne nous rendant pas vraiment compte de ce qui se passe lorsque nous faisons une expérience. Nous sommes déloyaux dans notre façon de dire l'expérience que nous faisons dans

¹³ L. GIUSSANI, *Le risque éducatif*, Bruyères-le-Châtel, Nouvelle Cité, 2006, p. 136.

ce que nous vivons vraiment. Excusez-moi, mais est-ce artificiel de dire face à ces montagnes qu'elles sont belles ? S'agit-il d'un ajout ? Est-ce artificiel d'accuser le coup et tout ce qu'il déclenche en nous ? Non, c'est s'arrêter qui est artificiel.

On m'a raconté que, pendant une excursion à des vacances du CLU, les jeunes ont rencontré quelqu'un qui a demandé en les voyant monter en silence : « Mais, qui êtes-vous ? ». « Nous sommes des étudiants. Nous sommes ici en vacances ». « Non, non, non, qui êtes-vous ? ». « Nous sommes dans la vallée d'Aoste... ». « Non, non, non, mais vous, qui êtes-vous ? ». « Nous sommes de Communion et Libération ». « Ah ! C'est impressionnant de vous voir monter en silence ! ». Était-ce artificiel pour ce monsieur de continuer à poser des questions ? Quelqu'un lui avait-il dit qu'il devait faire le parcours ? Quelqu'un lui avait-il dit qu'il n'y a pas d'expérience si l'on n'arrive pas au jugement ? Non, c'est simplement qu'il ne pouvait pas s'arrêter là. L'artificiel aurait consisté à s'arrêter et à ne pas en demander davantage.

En quoi consiste cette expérience ? C'est la confrontation très rapide que nous effectuons entre ce que nous éprouvons et les exigences qui constituent notre cœur ; plus ce que nous voyons est beau, ou laid, plus le jugement est facile, plus toutes les exigences ressortent et plus nous faisons cette confrontation très rapide ; et plus l'humain est présent, moins nous sommes des cailloux, plus il est simple d'effectuer cette confrontation rapide. C'est simple. Dans sa génialité, don Giussani nous décrit un chemin, une route absolument conforme à la raison et en même temps d'une simplicité désarmante. Il ne s'agit pas de faire un parcours bizarre, c'est normal pour n'importe qui, même pour quelqu'un qui observe des jeunes en randonnée ; c'est l'expérience de cette confrontation très rapide avec ce que nous rencontrons qui fait surgir toutes les exigences du cœur, avec toute sa curiosité, et nous conduit au jugement.

C'est comme si don Giussani nous avait aidés à nous rendre compte, comme dans un film au ralenti, de tous les facteurs qui sont impliqués dans l'expérience que nous faisons si rapidement que nous ne nous en rendons pas compte, au point que par la suite nous la réduisons. Le contrecoup de quelque chose réveille toutes nos exigences, de manière telle que nous pouvons juger tout de suite à travers celles-ci ce que nous

avons devant nous. Mais il est si rapide que nous ne nous rendons pas compte de tout ce qu'il y a. Pour cette raison, comme nous l'avons dit aux Exercices de la Fraternité, le moi engagé dans ce qu'il éprouve fait émerger le jugement avec cette simplicité. Don Giussani nous apprend toujours que nous devons regarder l'immédiateté de l'expérience pour avoir à l'esprit tous les facteurs. Autrement, suivant la mode ou le slogan du moment, nous considérons un facteur ou un autre : après « le jugement » viendrait « la contemporanéité », et ensuite « la correspondance »... à chaque fois un mot, mais sans saisir l'ensemble. Le génie de don Giussani est de nous faire partir de l'expérience, où tout est déjà uni, au lieu de nous expliquer comment ces mots vont ensemble ! Inutile d'essayer de les mettre ensemble, ils le sont déjà ! C'est plus simple que ce que nous faisons. Et plus les exigences ressortent devant la réalité, plus on se rend compte que l'expérience humaine implique ultimement Dieu (c'est la religiosité comme dimension inévitable d'une expérience authentique).

3. LA TRAJECTOIRE DE L'EXPÉRIENCE.

Il est alors inévitable de revenir à ce qui restera à jamais le chef d'œuvre sur l'expérience, le dixième chapitre du *Sens religieux* : c'est là que nous trouvons la description complète de ce qu'est l'expérience humaine ; dans ce livre, l'expérience n'est pas réduite au premier impact, mais on y voit que le premier impact n'est que le premier pas d'un chemin, d'une trajectoire, et qu'afin d'expliquer ce premier impact il faut arriver à ce qui est impliqué dans cet impact, c'est-à-dire Dieu, c'est-à-dire le Tu. Mais si l'expérience est cela, mes amis, demandons-nous : combien de fois faisons-nous réellement expérience ? Chacun peut voir combien de fois au cours du dernier mois, de la dernière semaine, il a réellement fait expérience, combien de fois il a pris conscience du réel selon tous les facteurs impliqués dans cet impact initial. Ainsi nous pouvons comprendre combien nous réduisons l'expérience, ce que nous appelons expérience, au point qu'au final il n'y a plus de connaissance, nous ne pouvons pas connaître. Nous pouvons nous en approcher mais il y a toujours à la fin comme un saut dans le vide : ce n'est pas une connaissance et donc cela devient volontariste, collé par-dessus, nous le

percevons comme forcé. C'est ici que commence le dualisme : on voit que le moi ne renaît pas, c'est-à-dire que je n'acquière pas une véritable connaissance, je ne juge pas. Pour comprendre toute l'importance du dixième chapitre du *Sens religieux*, il faut donc un moi qui puisse reconnaître tout ce qu'il y a dans le contrecoup du réel parce que, comme je le disais, ce chapitre est l'explication exhaustive de l'expérience. En effet, pour don Giussani dire « Je suis » avec toute notre conscience signifie dire « Je suis créé ». « Alors je ne dis pas : '*Je suis*' consciemment, selon la totalité de ma grandeur d'homme, si je ne l'identifie pas avec le '*Je suis créé*' ». ¹⁴ Autrement dit, cela implique Dieu. L'expérience n'est donc pas caractérisée par une accumulation d'impacts, d'impressions, d'émotions, mais par une acquisition de connaissance, par une découverte, par une compréhension du sens. S'il n'y a pas d'augmentation de la conscience, de la connaissance des choses et de soi, on ne peut pas dire avoir fait expérience. « De là proviennent les acceptions inadéquates et pourtant si fréquentes du mot '*expérience*' ; ce mot prend le sens [vous verrez que nous avons tous notre place dans la liste qui suit !] de réaction immédiate à des choses proposées, ou de multiplication de rapports due à une prolifération d'initiatives, ou bien encore de fascination ou de dégoût pour les nouveautés ; ce peut être aussi l'affirmation d'une élaboration personnelle ou d'un schéma personnel, un souvenir du passé qui ne revit plus comme valeur du présent ; quelquefois même, c'est un événement cité pour bloquer une aspiration ou mortifier des idéaux ». ¹⁵ C'est comme si don Giussani prenait une photographie, non pour nous matraquer, mais pour nous faire apprendre. Ce qui m'importe, c'est de comprendre où nous restons bloqués, car si nous ne le comprenons pas, nous ne faisons pas un chemin humain et pour finir nous utilisons les mots dans le même sens que le pouvoir et non à partir de l'expérience que nous faisons.

« En effet, sans capacité d'évaluation, l'homme ne peut faire aucune expérience [s'il n'y a pas de véritable connaissance, je ne fais pas d'expérience]. [...] L'expérience coïncide, certes, avec le fait d'essayer et de res-

¹⁴ L. GIUSSANI, *Le sens religieux*, op. cit., p. 157-158.

¹⁵ L. GIUSSANI, *Le risque éducatif*, op.cit., p. 138.

sentir quelque chose, mais elle coïncide surtout avec le jugement donné sur ce que j'éprouve ». ¹⁶ Ce sont des phrases que nous avons souvent répétées, mais il y a encore beaucoup à apprendre. Et encore, dans *Le chemin vers le vrai est une expérience*, il nous rappelle comment « dans une expérience authentique, la conscience de soi et la capacité critique (la capacité de vérifier !) de l'homme sont engagées ». ¹⁷ Cela n'a rien à voir avec quelque chose de purement mécanique ! La conscience de soi.

4. LE TEST DE L'EXPÉRIENCE : ÊTRE CONSCIENT DE GRANDIR

Si, comme nous l'avons dit aux Exercices de la Fraternité, l'expérience est juger ce que l'on éprouve, juger selon les critères originels et objectifs qui sont immanents à notre structure humaine, comment voit-on, nous demandions-nous hier, qu'un jugement a été donné, c'est-à-dire que l'on a fait le passage du ressenti à l'expérience ? Comment voit-on que l'on a vraiment fait une expérience ? Regardez ce que dit don Giussani : le test de l'expérience, c'est qu'elle me fait grandir. « Auparavant la personne n'existait pas : ce qui la constitue donc est une *donnée*, un produit *d'autre chose*. Cette situation originale se répète à chaque niveau du développement de la personne [je suis déjà un 'donné-par', 'donné-par-un-autre']. Ce qui provoque ma croissance ne coïncide pas avec moi, est autre que moi [Qu'est-ce donc que l'expérience ?]. *Concrètement l'expérience consiste à vivre ce qui me fait grandir* [c'est ce qui développe ma personne, c'est le développement du moi dont nous parlions hier]. L'expérience réalise donc le développement de la personne à travers la valorisation d'un rapport objectif. Nota bene : l'expérience implique donc *d'être conscient de grandir* ». ¹⁸

La conscience de grandir. Voilà pourquoi il ne suffit pas de continuer à raconter des faits, parce que nous pouvons continuer à raconter des faits sans grandir, sans être conscients de grandir. Cela se voit au fait que nous sommes perdus face aux problèmes qui émergent, parce qu'il n'y a pas de véritable expérience. L'expérience n'est pas uniquement raconter des choses, des faits ; l'expérience implique de se rendre compte de

¹⁶ L. GIUSSANI, *Le sens religieux*, op. cit., p. 23.

¹⁷ L. GIUSSANI, *Il cammino al vero*, op. cit., p. 157.

¹⁸ L. GIUSSANI, *Le risque éducatif*, op. cit., p.135-136.

grandir. « Pour cette raison ce n'est pas une expérience si l'homme n'a pas la conscience de grandir en la faisant ».¹⁹ Autrement dit, il ne s'agit pas d'une expérience si les dimensions qui qualifient un moi, son rapport avec la réalité, la connaissance de soi et des choses (conscience et certitude de la signification), la capacité d'adhésion et de manipulation créative, ne grandissent pas, si elles ne se développent pas et ne deviennent pas plus vraies.

5. LES TROIS FACTEURS DE L'EXPÉRIENCE CHRÉTIENNE

Nous sommes conscients et sûrs de faire expérience s'il y a ce développement de la personne. L'alternative à cette croissance du moi est de se retrouver vieux et vide. Voilà ce qui est en jeu dans cette question : soit un chemin humain qui nous conduit à participer toujours plus de l'aventure de la connaissance, soit le vide, le néant, et donc l'ennui. Il ne s'agit pas de briser l'« enchantement » mais, au contraire, de ne pas perdre à jamais la possibilité de l'« enchantement ». En effet, ce que nous appelons « enchantement » est l'aspect le plus fugace, qui s'estompe immédiatement. Voilà pourquoi nous avons dit aux Exercices de la Fraternité que nous avons souvent vu de très belles choses, mais un instant après, lorsqu'arrive la difficulté, tout disparaît, tout. C'est comme si nous ne comprenions pas (comme le disait le prophète Osée). Et à quoi voit-on que nous ne comprenons pas ? Au fait que nous pensons ensuite que cela s'estompe. Comme nous n'avons pas saisi, jugé, compris ce qu'est l'expérience que nous faisons (en effet, pour nous, le Mystère n'est pas impliqué dans la connaissance), nous pensons qu'elle s'estompe. Non pas que nous ne soyons pas vraiment bons, non : cela est dû à un manque de connaissance.

Tout ce que nous avons dit jusqu'à présent, et qui vaut pour l'expérience en général, à partir de l'événement en tant que facteur générateur de l'expérience, est vrai au plus haut degré pour l'expérience chrétienne : « L'expérience chrétienne, l'expérience ecclésiale, jaillit comme unité d'acte vital [unité d'acte vital, avant tout : cette capacité de don Giussani à saisir les choses dans le moment de leur jaillissement, puis de

¹⁹ L. GIUSSANI, *Il cammino al vero*, op. cit., p. 155.

prendre conscience de tout ce qui est impliqué dans ce point originel, dans cette unité d'acte vital (pensons à la rencontre)] est impressionnante ; elle résulte de trois facteurs :

a) « La *rencontre* avec un fait objectif indépendant de la personne qui fait l'expérience ; la réalité existentielle de ce fait [à commencer par le cas des apôtres] est celle d'une communauté attestée de manière sensible, comme il en est de toute réalité totalement humaine ; la voix humaine de l'autorité dans ses jugements et ses orientations constitue le critère et la forme de cette communauté [il décrit ainsi l'objectivité de ce que je rencontre, quelque chose qui est indépendant de la personne]. Il n'existe pas de version de l'expérience chrétienne, aussi intérieure soit-elle, qui n'implique, au moins de manière ultime, cette rencontre avec la communauté et cette référence à l'autorité ».²⁰ Il s'agit d'une précedence absolue du réel. Don Giussani parlait du choc avec quelque chose d'extérieur, comme le choc des disciples avec Quelque Chose en dehors d'eux, la rencontre avec Jésus : « la rencontre de la personne avec une diversité humaine, avec une réalité humaine différente ».²¹ Ne prenons pas ce choc pour acquis : comme me racontait l'un des responsables du mouvement en Italie, nous pensons parfois : « Ah ! La rencontre : je connais déjà », et nous passons à parler d'autre chose, de questions tout à fait vraies, mais nous sautons à pieds joints par-dessus cette rencontre, ce choc. Nous sautons toujours ce premier impact avec le réel, chacun de nous peut le confirmer s'il se regarde lui-même. Or, nous ne pouvons absolument pas nous permettre cette méthode, pour rien au monde ! Parce qu'on peut très bien avoir parcouru un chemin, mais quand on l'explique, comme on n'a pas conscience d'avoir grandi, on le raconte déjà réduit, en changeant les données : l'expérience était vraie, telle quelle, mais nous l'expliquons, la racontons, la reflétons d'une autre manière. Cela signifie que nous ne nous sommes pas aperçus que nous avons grandi.

b) « Le pouvoir de percevoir de manière adéquate la signification de cette rencontre [et cela arrive, dit don Giussani, dans l'unité de l'acte

²⁰ L. GIUSSANI, *Le risque éducatif*, op. cit., p. 139-140.

²¹ L. GIUSSANI, *Quelque chose qui vient avant*, dans *Traces*, n° 92, novembre 2008, p. 3.

vital, pas dans une prise de conscience successive]. La valeur du fait rencontré transcende la force de pénétration de la conscience humaine et demande une intervention de Dieu pour être bien comprise. En effet, cette intervention même de Dieu, qui se rend présent à l'homme dans l'événement chrétien [attention !], exalte la capacité de connaissance de la conscience, adapte l'acuité du regard humain à l'exceptionnelle réalité qui le provoque. On l'appelle *grâce de la foi* ». ²² La grâce de la foi est cet événement que j'ai devant moi, avec lequel je suis impliqué dans cet acte vital, dans lequel la Présence exalte ma capacité de connaissance, pour adapter l'acuité du regard humain à la réalité exceptionnelle que j'ai devant moi, pour en saisir la signification. C'est impressionnant. On l'appelle « grâce de la foi ». Ce n'est pas quelque chose qui tombe d'on ne sait où : la grâce est cette Présence, cette contemporanéité du Christ maintenant, dans une réalité humaine, dans une humanité différente ; elle a la capacité d'exalter ma capacité de connaître, elle élargit la raison pour l'adapter à l'exceptionnel qui est devant moi et pouvoir ainsi saisir la signification de cet exceptionnel ; car sans saisir la signification d'un fait exceptionnel, je ne comprends pas ce qu'est la rencontre. Et puisque nous ne l'avons pas compris, nous avons par la suite presque envie qu'il disparaisse, parce que nous n'avons pas compris ce que nous avons rencontré.

c) « La conscience de la correspondance entre la signification du Fait rencontré [c'est-à-dire de la Présence exceptionnelle que je saisis] et la signification de l'existence propre, entre la réalité chrétienne et ecclésiale et la personne, entre la Rencontre et le destin de l'homme. C'est la conscience de cette correspondance qui réalise cette croissance de la personne essentielle au phénomène de l'expérience [humaine]. Même dans l'expérience chrétienne, ou plutôt particulièrement en elle, il apparaît clairement qu'une expérience authentique, bien loin de s'identifier à une simple impression ou de se réduire à une répercussion sentimentale, implique la conscience de soi et la capacité critique de l'homme. C'est dans ce processus de 'vérification' que, dans l'expérience chrétienne, le mystère de l'initiative divine valorise essentiellement la *raison*

²² L. GIUSSANI, *Le risque éducatif*, op. cit., p. 140.

de l'homme [exalte la capacité de connaissance de l'homme]. Et c'est cette 'vérification' qui démontre la *liberté* humaine : parce que l'homme ne peut enregistrer et reconnaître la correspondance exaltante entre le mystère présent et son propre dynamisme que dans la mesure où il accepte de manière vivante et présente sa dépendance fondamentale, le fait d'« être fait ». C'est en cela que consiste la simplicité, la 'pureté de cœur', la 'pauvreté en esprit'. Tout le drame de la liberté se trouve dans cette 'pauvreté en esprit' ; et ce drame est si profond qu'il se déroule presque furtivement ». ²³

²³ L. GIUSSANI, *Le risque éducatif*, p. 140-141.

Samedi matin, 22 août 2009

1. Pas même toute la confusion ou tout le désarroi que nous avons en nous ne suffisent à éliminer la beauté de ce que nous avons entendu et vécu ces jours-ci, au point que nous étions tous captivés par l'évidence de la beauté. Toute notre espérance réside dans le fait que cela puisse se reproduire, dans le fait que se produise sans cesse quelque chose pour vaincre cette confusion et cet égarement ; en effet, nous l'avons dit, la confusion et l'égarement n'ont qu'une raison d'être : le manque de jugement, la réduction de l'expérience uniquement à ce que l'on éprouve et à la simple réaction face à ce que l'on éprouve. Pourquoi ce manque de jugement a-t-il constamment le dessus en nous, malgré les nombreuses expériences de libération comme celle que nous venons de vivre ? Je le dis tout de suite : à cause d'un manque de méthode.

J'ai été frappé pour toujours par un épisode survenu chez une de mes amies de Barcelone, enseignante : j'y ai rencontré deux jeunes filles qui terminaient le lycée, et je leur ai demandé : « Maintenant que vous terminez vos études, est-ce que vous avez des certitudes en mathématiques que vous pourriez communiquer ? ». Elles m'ont tout de suite répondu oui. « Et sur la vie ? »... Silence ; elles se sont tues. On ne peut pas dire qu'elles n'avaient pas vécu ; elles avaient même vécu bien plus d'heures qu'elles n'en avaient passé à faire des mathématiques, mais quelle est la différence ? En mathématiques, elles avaient appris une méthode qui leur permettait de construire progressivement une connaissance de nature à leur permettre, à la fin du parcours, d'avoir des certitudes à communiquer ; mais sur la vie, ce n'était pas le cas, personne ne leur avait mis entre les mains un instrument pour faire le parcours, pour atteindre cette certitude. Malgré leur jeune âge, elles commençaient donc à devenir vieilles et vides, parce que tout ce qui leur était arrivé ne les rendait pas sûres.

Par conséquent, face à la question « Est-il possible de vaincre la confusion, ou faut-il se résigner à vivre égaré ? », la décision que nous devons

prendre est de savoir si nous voulons faire un chemin de manière à ce que tout ce que nous vivons devienne vraiment expérience, ou bien si nous voulons nous contenter d'une réduction quelconque comme celles dont nous avons parlé ces jours-ci. Nous voyons parmi nous, nous touchons du doigt qu'il ne suffit pas de répéter un discours, même juste, qu'une « logique de groupe » ne suffit pas (comme le disait don Giussani dans le livre des équipes publié récemment).²⁴ Nous avons besoin de faire une expérience personnelle. Mais ce qui est impressionnant, mes amis, c'est que c'était la conviction de don Giussani dès la première heure : « Dès la première heure d'enseignement, j'ai toujours répété : "Je ne suis pas ici pour que vous repreniez à votre compte les idées que je vous donne, mais pour vous enseigner une vraie méthode, qui vous permettra de juger ce que je vous dirai. Et ce que je vous dirai constitue une expérience issue d'un passé de deux mille ans" ». ²⁵ Il était conscient dès le départ que même sa personne et son témoignage si imposants ne suffisaient pas : il fallait mettre le moi en mouvement pour qu'il puisse juger lui-même, dès le premier instant. Chez un jeune qui s'entend dire cela, le résultat est l'exaltation du sujet. On est bien loin d'une perte du moi pour exalter une forme de mécanicité, ou d'une simple appartenance de groupe ; c'est prendre le sujet réellement au sérieux, pour qu'il ait en main une méthode qui lui permette de juger ce qui lui est proposé. Et il poursuit : « Le respect de cette méthode a, dès le début, caractérisé notre engagement éducatif, en indiquant clairement son but : démontrer la pertinence de la foi face aux exigences de la vie [voilà pourquoi nous insistons sur le fait de juger]. Par ma formation en famille et au séminaire d'abord, par ma méditation ensuite, j'avais acquis la conviction profonde que la foi, si elle ne peut pas être répétée et trouvée dans l'expérience présente, confirmée par celle-ci, utile donc pour répondre à nos exigences, n'est pas une foi capable de résister dans un monde où tout, *tout*, nous disait et continue à nous dire le contraire. [...] Montrer que la foi correspond aux exigences de la vie et, par conséquent, (ce "par conséquent" est important à mes yeux) démontrer la rationalité de la foi implique une conception précise de la rationalité. Dire que la foi exalte

²⁴ L. GIUSSANI, *Qui e ora (1984-1985)*, Bur, Milan 2009, pp. 269-337.

²⁵ L. GIUSSANI, *Le risque éducatif*, op.cit., p. 12.

la rationalité signifie que la foi correspond aux exigences fondamentales et originelles du cœur de chaque homme. La Bible utilise le mot “cœur” au lieu du terme “rationalité” ». ²⁶

Dès la première heure d'enseignement... On est frappé de le réentendre des années plus tard, après ce que nous avons vécu ces jours-ci. Don Giussani était conscient que tout serait inutile s'il ne parvenait pas à remettre le moi en mouvement ; il était conscient que le témoin ne suffit pas, mais que le test de la grandeur du témoin est sa capacité à mettre le sujet en mouvement, en tant que raison et liberté. Tout ce qu'il voulait à l'époque (et qu'il veut de nous aujourd'hui) est précisément cette renaissance du moi en chacun de nous, car le Christ est venu pour cela, pour que notre moi renaisse. C'était son désir continu, presque obsédant : que tout ce dans quoi il nous a entraînés devienne nôtre. Et la clé de cela est le jugement ; c'est le jugement qui rend ce que l'on fait expérience.

Mais nous avons vu que nous avons du mal à comprendre ce qu'est l'expérience et ce qu'est le jugement. Nous parlons constamment de « jugement » sans nous rendre compte que nous jugeons : par exemple, nous ne nous apercevons pas que dire « Même cela ne me suffit pas » est un jugement, qui a impliqué une confrontation, aussi rapide soit-elle, entre quelque chose qui nous est arrivé et notre cœur. Et si l'on ne s'en rend pas compte, cela n'a pas d'utilité pour la vie. Dire « J'ai vu un homme content » est encore un jugement ; dire « Cela correspond enfin aux exigences de mon cœur » est un autre jugement. Nous ne nous apercevons même pas qu'être ici a nécessité une myriade de jugements ! Nous voyons, nous touchons du doigt cette réduction en acte de l'expérience.

2. Mais alors, y a-t-il un espoir pour nous ? Oui, mes amis, il y a un espoir : partir de l'expérience. Regardons ensemble, comme je viens de le dire, l'expérience vécue ces jours-ci. Toute la confusion n'a pas pu nous empêcher de reconnaître la beauté des montagnes, ou des chants, ou des témoignages, ou la grandeur de certains gestes. Rien. Cela semble bien peu, mais c'est énorme, c'est une fissure dans la confusion : la confusion peut être vaincue et, dans certains moments de ces jours-ci

²⁶ *Ibidem*, pp. 12-13.

ou de cette année écoulée, nous avons vécu cette victoire. Nous n'avons pas simplement assisté à certains enseignements ou à certains faits, à une série d'initiatives par lesquelles nous avons occupé le temps : nous avons vécu l'expérience de cette victoire sur la confusion. Il est possible de faire une expérience qui ait en elle le jugement de reconnaissance auquel nous pouvons adhérer comme à quelque chose de vrai. Car, nous l'avons vu, le jugement n'est pas quelque chose d'intellectuel pour des personnes qui se compliquent la vie, mais c'est la reconnaissance de ce que nous avons sous les yeux jusqu'à ce qu'il implique de manière ultime ; c'est la forme humaine du rapport avec la Présence qui arrive. Le jugement est une réponse, c'est l'événement de la réponse à la provocation de la Présence, c'est la manière dont la raison saisit la réalité dans sa signification. Par conséquent, l'absence de jugement correspond à l'absence du moi, de mon regard, de ma conscience ; il n'y a alors pas de connaissance, mais seulement une réaction.

Notre difficulté se voit au fait que le jugement semble encore être un acte intellectuel qui part de zéro, une production autonome et spontanée de l'intellect, et non le contrecoup de l'être qui implique déjà un mouvement du moi, éveillé par l'irruption de quelque chose d'autre. Et vous pouvez constater que l'expérience élémentaire que nous avons faite ces jours-ci est ce que don Giussani nous propose. Don Giussani ne puise pas ses idées dans un puits secret ; il est simplement si loyal envers l'expérience qu'il fait, il en saisit si puissamment tous les facteurs, il est si humain, si présent à ce qu'il fait, qu'il nous aide à en faire autant ; du reste, si nous n'étions pas avec lui, nous ne prendrions probablement pas conscience de ce qui arrive dans cet événement si rapide, dans cette unité. Voilà comment don Giussani continue à nous accompagner. Mais don Giussani ne fait qu'explicitier, rendre conscient pour lui-même, et donc pour nous, ce qui arrive, ce que nous expérimentons tous si nous partons de l'expérience.

C'est ainsi que, de plus en plus, je me suis rendu compte cet été, dans les différentes rencontres, que l'on confond l'intention de suivre et le fait de suivre réellement don Giussani. Nous avons tous la bonne intention de suivre (puisque nous sommes ici). Mais cela ne suffit pas, parce que l'intention est une chose, mais la confrontation serrée, qu'exige le fait de suivre, entre ce que nous faisons et ce qu'il dit, en est une autre.

Je l'ai compris de manière éclatante lorsqu'une fille a raconté comment elle a pris au sérieux le chapitre dix du *Sens religieux* et commencé à faire cette confrontation : quel spectacle ! Pas de façon générique (« Je lis le chapitre et, au fond, un instant après avoir fini, je continue à agir en fonction de ce qui me passe par la tête »), comme nous le faisons ; elle s'était vraiment mise à vérifier étroitement sa manière d'agir par rapport au texte, et elle retournait au texte pour voir, pour juger, pour confronter ce qu'elle avait fait avec ce que dit don Giussani. Elle était stupéfaite de ce qui se produisait : en très peu de temps, elle avait parcouru un immense chemin. Je me suis alors rendu compte que, souvent, nous pensons suivre parce que nous avons l'intention de suivre, mais l'intention de suivre n'est pas suivre ; c'est un pré-requis pour suivre, mais cela ne suffit pas. Il faut que chacun prenne position sur ce point ; autrement, on ne dépasse pas toutes les difficultés que nous avons vues, on ne fait que les remettre à plus tard.

Suivre don Giussani signifie faire une expérience humaine : pas seulement ressentir, mais émettre un jugement. Pourquoi don Giussani insiste-t-il tant sur ce point pour nous (qui sommes comme tous les autres, pris comme tout le monde dans la mentalité mondaine) ? Parce qu'il se rend compte que seule « l'évidence de l'expérience »²⁷ peut nous convaincre et nous aider à comprendre une autre modalité, sans la percevoir comme étrangère à nous, comme s'il fallait, pour suivre quelqu'un, s'arracher à sa propre liberté et sa propre raison. Non. Ce n'est que si l'on voit l'évidence qui émerge dans l'expérience que l'on peut se surprendre à dire : « Cela me convient humainement, c'est ce qu'il est raisonnable de faire, cela me correspond ». Autrement, comme cela se produit souvent, nous maintenons l'intention de suivre, mais avec la même mentalité que le monde : nous avons l'intention de suivre Giussani, mais la mentalité est celle de tout le monde, et nous en avons une foule d'indices (du cas d'Eluana²⁸ à tous les problèmes rencontrés ces jours-ci et qui concernent tous les continents).

²⁷ L. GIUSSANI, *L'avvenimento cristiano. Uomo Chiesa Mondo*, Bur, Milan 2003, p. 56.

²⁸ La situation d'Eluana Englaro (jeune femme en coma végétatif depuis des années et dont le père a obtenu de la justice italienne le droit de suspendre l'alimentation pour la laisser mourir) a fait l'objet d'un grand débat sur l'euthanasie en Italie en 2008. Elle avait donné lieu, au sein de Communion et Libération, au tract « Il faudrait une caresse du Nazaréen ».

3. Hier, l'un d'entre vous m'a dit : « Beaucoup de nos amis ne sont pas définis par la rencontre qu'ils ont faite : leur "appartenance" et leur mentalité d'origine définissent plus leur moi que la rencontre faite ». Dans cette difficulté que nous avons à comprendre la nécessité de juger émerge quelque chose de plus profond, une conception de la foi qui, malgré tout, n'est pas une expérience, qui serait en mesure d'avoir une incidence. J'ai parfois l'impression que c'est comme si l'on souhaitait que la foi soit semblable à une transfusion de sang, où le moi ne serait pas présent, quelque chose de mécanique. Mais cela va contre la première heure de cours de don Giussani ! Imaginez-vous toutes les heures qui ont suivi ! Autrement dit, être ensemble, la logique de groupe ne suffisent pas, car nous appartenons à autre chose par notre mentalité.

Dans une telle situation, nous pouvons comprendre la portée de la question de Dostoïevski que je cite dans la Préface que j'ai écrite pour *Qui e ora* : « "Un homme cultivé, un européen de notre époque peut-il croire, croire vraiment, à la divinité du fils de Dieu, Jésus Christ ?" Sans doute personne n'a-t-il, plus que Dostoïevski dans *Les Frères Karamazov*, posé de manière synthétique et péremptoire le défi face auquel se trouve le christianisme dans la modernité. Don Giussani a eu le courage de se mesurer à ce défi historique, en le radicalisant, si possible. En effet, il mise tout sur la capacité de sa proposition éducative à générer un type de sujet chrétien pour lequel "même si tout le monde s'en allait – tous ! –, celui qui a cette dimension de conscience personnelle [que la foi génère] ne peut pas ne pas recommencer seul" ». ²⁹

On peut décrire cette conscience personnelle, cette dimension de conscience personnelle comme la conscience d'une appartenance, d'appartenir au Christ. Pour don Giussani, il est évident que, s'il se produisait ce qu'il dit (que tout le monde s'en aille), personne ne pourrait se reposer sur une logique de groupe. Pour pouvoir relever seul ce défi, il faudrait un « passage de la logique de groupe à la dimension de conscience personnelle comme appartenance ». ³⁰ Bien souvent, à certains endroits, nous devons recommencer du début tout seuls, ou bien

²⁹ J. CARRÓN, *Passare da una logica di gruppo a una dimensione di coscienza personale*, in L. GIUSSANI, *Qui e ora (1984-1985)*, op.cit., p. I.

³⁰ L. GIUSSANI, *Qui e ora (1984-1985)*, op.cit., p. 307.

être seuls au travail, ou affronter seuls bien des situations ; dans ces cas-là, la personne tient-elle debout, ou faut-il apporter le groupe ? Est-il possible de générer une créature nouvelle, dont la conscience naisse de la rencontre faite, un sujet chrétien capable de repartir à zéro ?

Don Giussani, qui est si conscient du défi historique, ainsi que de nos réductions de l'expérience et de la foi (voilà la question), lance un défi à toutes ces résistances (de l'époque et de maintenant) contre le terme « expérience », pour reposer le christianisme dans son originalité, dans sa nature, dans ses aspects élémentaires. À travers le mot « expérience », il affirme et défend les éléments essentiels du christianisme et de la foi contre la réduction fidéistico-spiritualiste et éthique.

Nous l'avons vu, le point de départ de la foi est un événement, la rencontre avec un fait objectif, et non une doctrine ou une culture abstraite, ou encore un passé ; c'est une présence réelle ici et maintenant, un phénomène d'humanité différente, la seule qui corresponde à la nature de ce qui s'est produit au début. Pensons à la manière dont don Giussani nous renvoie constamment à ce qui sera pour toujours le canon de ce qu'est le christianisme : la rencontre avec Jean et André. Ils ont fait une expérience, car ils ont pu dire : « Nous avons trouvé le Messie ». ³¹ Ils ont émis un jugement devant cette exceptionnalité. Il y a une disproportion apparente entre ce qui se produit et ce jugement sur l'exceptionnalité. Pourquoi est-il possible d'émettre si rapidement un jugement (comme nous l'avons dit ces jours-ci devant les montagnes) ? Parce que plus c'est exceptionnel, plus il est facile de porter ce jugement sur l'exceptionnalité ; plus c'est exceptionnel, plus toutes les exigences de ma raison, de ma liberté (de beauté, de vérité, de justice) émergent pour saisir cette exceptionnalité. C'est précisément parce que le christianisme est un fait objectif si exceptionnel devant nous et qu'il exalte le moi, qu'il met en route toute la capacité critique dont nous parlions ces derniers jours, toute la capacité de la raison. C'est même cette exaltation de la raison et de la liberté qui atteste de l'exceptionnalité (face à ce qui n'est pas exceptionnel, je ne me dérange pas, je ne fais même pas un pli). Autrement dit, il montre son exceptionnalité par le fait qu'il me fait bouger, il me

³¹ Jn 1, 41.

saisit et me porte, facilite mon jugement, exalte mon moi ; en effet (et cela est impressionnant), l'interlocuteur de cette exceptionnalité est le cœur, non ce que je pense, ma culture, mes idées et tout ce que j'y superpose, autrement dit ma confusion. Rien ne peut empêcher le dialogue, le défi que cette exceptionnalité lance dans le cœur, en faisant place nette. Si ce n'était pas le cas, il serait inutile d'être ici, il faudrait se résigner à ne pas pouvoir sortir de cette situation.

Regarder ce qui s'est passé en nous ces jours-ci est ce qui pourra nous convaincre de l'espoir que nous avons, c'est-à-dire de la possibilité qu'un sujet soit généré si chacun est loyal envers l'événement qui lui permet de faire cette expérience. Cette Présence exceptionnelle s'adresse au cœur, elle le provoque, le défie, mobilise toute notre humanité, la met en jeu, engage notre raison au point d'exiger notre jugement. C'est l'arrêter qui serait artificiel. Sans ce jugement, la rencontre ne peut devenir notre propre expérience et l'adhésion de la foi ne peut être raisonnable. « En effet, cette intervention même de Dieu, qui se rend présent à l'homme dans l'événement chrétien, exalte la capacité de connaissance de la conscience, adapte l'acuité du regard humain à l'exceptionnelle réalité qui le provoque. On l'appelle *grâce de la foi* ». ³² Ou bien, exprimé sous une forme plus théologique : « La foi est la "reconnaissance" que Dieu est devenu facteur de l'expérience présente. En tant que "reconnaissance", c'est un acte de la raison, un jugement, et non un sentiment ou un état d'âme. La foi constitue l'accomplissement de la raison humaine », ³³ rendu possible par la présence contemporaine du Christ qui se rend expérimentable à travers une réalité humaine.

Si la foi n'est pas un jugement, elle est soit spiritualisme, soit sentimentalisme. C'est une foi, au fond, sans raisons adéquates, et donc pas humaine, ce qui se voit au fait qu'elle s'effondre immédiatement, parce qu'elle ne me détermine pas, elle n'a pas d'incidence, et ma situation d'origine (ma tradition religieuse, familiale, culturelle ou tribale) est plus décisive. En fin de comptes, il n'y a pas la possibilité d'un sujet différent. Cette exceptionnalité ne te frappe pas en te laissant tel que tu étais avant, elle réveille en toi toutes ces exigences et facilite la recon-

³² L. GIUSSANI, *Le risque éducatif*, p. 140.

³³ L. GIUSSANI – S. ALBERTO – J. PRADES, *Generare tracce nella storia del mondo*, Rizzoli, Milan 1998, p. 32.

naissance. Voilà pourquoi le jugement est la clé de l'expérience : il s'agit de voir si cette exceptionnalité a été en mesure de réveiller le moi dans toute sa capacité pour arriver à un jugement. On voit donc clairement que le témoin ne suffit pas, mais que le moi ne peut y arriver sans le témoin. On ne peut les opposer, parce que le test est que le témoin me réveille (c'est là toute la conception authentiquement catholique de la foi) : si la présence du Christ est en mesure de réveiller le moi et de mettre en mouvement toute la capacité humaine pour générer une créature nouvelle, ou s'il y a simplement en nous une affirmation du Christ selon laquelle, tout en étant continuellement affirmé avec insistance, Il se révèle incapable de changer le moi. On voit là l'influence fréquente d'une certaine mentalité protestante. Si la foi n'est pas catholique, si elle n'est pas selon la perfection qui coïncide avec la nature de l'événement tel qu'il s'est produit, elle est inutile, et nous pouvons rentrer chez nous et ne pas perdre davantage de temps. C'est là, en accomplissant ce chemin, que l'on note l'intérêt d'un point de vue humain, la correspondance de cet événement par rapport à notre humanité. Mais, encore une fois, nous pouvons nous trouver devant des faits imposants et ne pas avancer, si bien qu'à la fin, c'est comme si c'était inutile, car cela ne fait pas grandir le moi.

4. Le test de la foi (cette expérience humaine dans laquelle le moi tout entier est impliqué et engagé) est la mémoire. Je veux finir en orientant notre regard à tous sur ce grand passage de l'École de communauté : « Jean et André avaient la foi parce qu'ils avaient la certitude d'une Présence dont ils faisaient l'expérience : dans le premier chapitre de saint Jean, lorsqu'ils étaient assis dans cette maison, ce soir-là, et qu'ils Le regardaient parler, ils avaient la certitude d'une Présence, l'expérience de quelque chose d'exceptionnel, du divin dans une présence dont on pouvait faire l'expérience. Ensuite – comme je l'ajoute toujours – chacun est rentré dormir chez soi : André avec sa femme et Jean chez sa mère. Ils sont rentrés chez eux, ils ont dîné chez eux, ils ont dormi chez eux, ils se sont levés et sont allés pêcher avec leurs compagnons. Ce qu'ils avaient vu le jour précédent envahissait leur esprit, vous ne croyez

pas ? Sans aucun doute. Mais le voyaient-ils ? Non. L'homme ne fait pas l'expérience d'une présence seulement lorsqu'il la touche ou qu'il se trouve nez à nez avec elle ; au contraire, vouloir expérimenter une présence de ce type favorise normalement une situation inutile, donne naissance à une relation qui ne dure pas – comme cela se produit habituellement entre garçon et fille – et même lorsque cela dure, elle ne tient pas debout. Mais alors, entre la veille et le lendemain midi, lorsqu'ils sont rentrés chez eux avec leurs barques pleines de poissons et qu'ils se sont assis sur la plage en continuant à parler de ce qui s'était passé la veille, le segment qui relie ces deux moments s'appelle mémoire. La mémoire est la continuité de l'expérience de quelque chose de présent, d'une personne présente, d'une présence qui n'a déjà plus les qualités et l'immédiateté du toucher, lorsque l'on tire quelqu'un par le bout du nez ou que l'on agrippe les cheveux de l'autre comme le font les enfants avec leur mère. Cette immédiateté n'est absolument pas décisive pour la profondeur et la sécurité de la relation. Même s'ils ne l'avaient plus vu durant trois semaines, le désir qui dominait en eux était de le revoir parce qu'il était clair que c'était Lui, qu'Il était Lui ; ils ne savaient pas qui il était, mais c'était Lui. La mémoire est la conscience d'une Présence. Il est nécessaire de distinguer la façon dont cette Présence a commencé et comment elle continue. Lorsqu'elle a commencé, on pouvait voir ses cheveux et, comme il y avait du vent, les cheveux lui couvraient les yeux et Lui, instinctivement les écartait. Mais le lendemain, il n'y avait plus de vent et les disciples n'avaient plus ce visage devant eux ; pourtant il était présent et, une semaine après, cette Présence était toujours une présence et c'était toujours une présence un mois plus tard. Même s'ils avaient passé trois ans sans le voir, toute leur vie aurait été déchirée par le désir de revoir ses cheveux agités par le vent : c'était Lui, ils en avaient la certitude absolue. La dernière pensée qui leur serait venue à l'esprit, même s'ils n'avaient plus vu le Christ pendant six mois, aurait été la pensée que tout cela ait pu être une illusion. Il n'aurait jamais pu leur venir à l'esprit que cela ait pu être une illusion : après l'avoir vu ainsi... il est impossible de douter ! [Si l'on fait une expérience de ce type... c'est impossible que nous pensions que ce n'était qu'une illusion : cela veut dire que nous n'avons pas fait cette expérience]. Au lieu de cet homme aux cheveux

agités par le vent, au lieu de le voir parler, de le voir remuer les lèvres, il vous arrive maintenant par nos présences qui sont de fragiles masques, à la peau fragile, de fragiles masques habités par quelque chose de puissant, par Lui ; ce n'est ni moi, ni toi, ni lui et pourtant Il passe à travers moi, à travers toi, et même à travers lui. Et ce que vous avez entendu aujourd'hui, personne ne le dit jamais. Cela ne vient pas de moi, mais de Celui que Jean et André ont vu parler ce soir-là ; il parlait, parlait et ainsi, dominant le temps et l'espace, il vous a parlé aujourd'hui ici et il vous parlera après-demain et dans dix ans ».³⁴

³⁴ L. GIUSSANI, *Peut-on vivre ainsi*, Parole et Silence, Paris 2008, pp. 246-247.

